Zeitschrift: Journal suisse d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 64 (1967)
Heft: 3

Rubrik: Le jardin de l'abeille

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

s'installe au rucher, la meilleure mère faiblit et la plus forte des colonies tombe dans l'inaction et court à sa perte : voilà **le nœud gordien** de nos temps modernes ; les abeilles ont moins de possibilités de subsister, parce que leurs sources d'approvisionnement ont en grande partie disparu, ou se sont restreintes quant à leur étendue ou à leur durée : prairies, bois, mauvaises herbes, cultures de graines, haies, buissons, etc.

L'apiculteur peut, dans certains cas, remédier à cette carence par la transhumance qui n'est sans doute pas à la portée de chacun ; il devrait se soucier davantage de la propagation de sources de nectar par l'ensemencement de plantes mellifères. L'effort d'un seul reste sans effet, mais si chacun s'y met, quelque chose peut être amélioré.

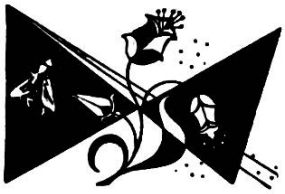
Se soucier des sources de pollen et de nectar, c'est penser à la santé des abeilles.

d) Nos abeilles ne doivent jamais avoir faim. Une récolte étant terminée, l'apiculteur se souciera que les provisions restent abondantes dans la colonie et, au besoin, il se préoccupera de les assurer par des apports de nourriture légers mais suffisants.

Une table bien garnie en permanence, contribue à la santé des abeilles.

e) L'apiculteur **agit avec** la nature et **non contre** la nature des abeilles. Lorsque la saison chaude arrive, les colonies sont fortes et l'ardeur à construire s'empare des abeilles, nous devons leur donner à bâtir non les en empêcher : c'est une mesure hygiénique qui prévient les maladies.

Des abeilles qui bâtissent sont des abeilles saines.



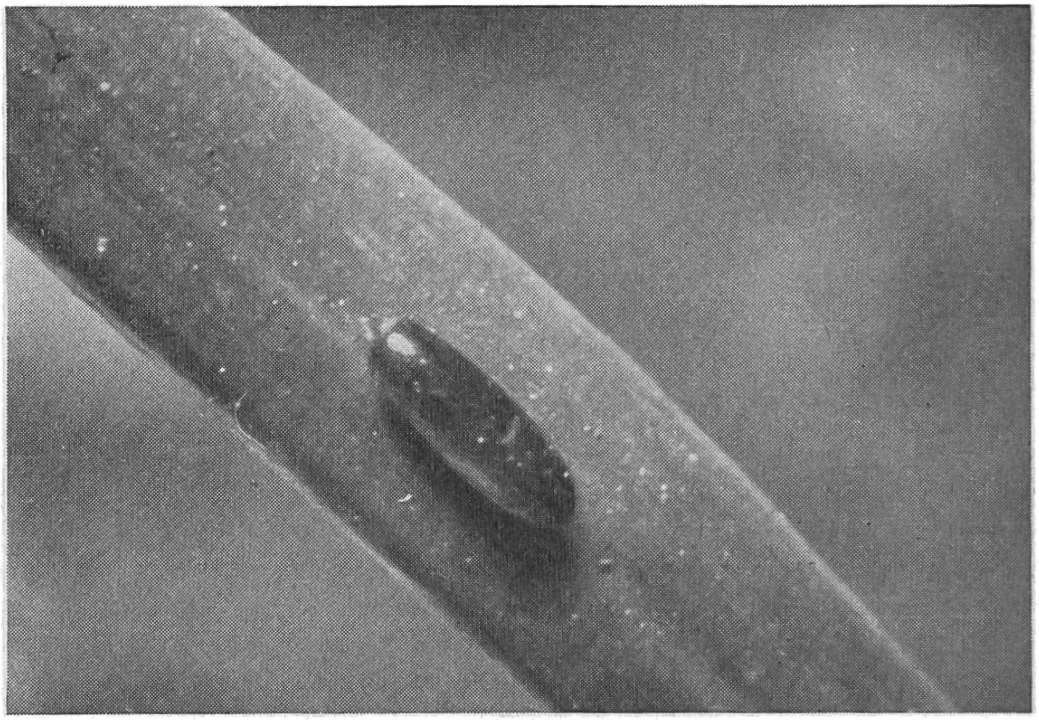
LE JARDIN DE L'ABEILLE

OBSERVATION DES MIELLÉES DE FORÊT

Pour les lecteurs qui s'intéressent spécialement à ce sujet et qui lisent l'allemand, nous signalons le livre paru il y a un peu plus d'une année, intitulé « Le miel de forêt » (Das Waldhonigbuch, de Kloft, Maurizio et Kaeser, éd. Ehrenwirth, 218 pp., 17 fr. 30). Le professeur Kloft, auteur principal de ce livre, y parle de façon plus ou moins détaillée de plus de cent vingt espèces d'insectes produisant des miellées ; une riche illustration permet au novice de faire connaissance avec ces auxiliaires de l'apiculteur. Mlle Maurizio, ancienne collaboratrice de la section apicole, y a rédigé un chapitre sur l'analyse des miels de forêt.

D'après ce livre, les abeilles récoltent le miellat de nonante espèces de pucerons et cochenilles des forêts allemandes. Chez nous, les conditions ne doivent pas être bien différentes de celles dont jouissent nos voisins. Toutefois nos observations ont montré que beaucoup de ces miellées ne permettent pas de faire une récolte abondante mais jouent plutôt le rôle de stimulant. Cela nous incite à ne pas surcharger nos lecteurs et à limiter pour cette années nos propos aux deux producteurs de miellats les plus importants de Suisse, ceux dont nous savons déjà avec certitude que les abeilles et les apiculteurs en profitent beaucoup. Ce sont les lécanines de l'épicéa (sapin rouge) et la grosse lachnide verte du sapin blanc.

Au cours de 1962 M. Wille a publié dans ce journal une série d'articles sur les miellats de forêt contenant entre autres une description de ces insectes et de leur genre de vie. Pour les lecteurs qui auraient égaré ces pages répétons brièvement tout d'abord le cycle annuel de la Lachnide verte du sapin blanc.



Oeuf de la Buchneria pectinatae.

Comme tous les pucerons, que les arboriculteurs connaissent bien, elle passe l'hiver sous la forme d'œufs. Au printemps, lorsque la température est suffisamment élevée, ceux-ci éclosent. Les jeunes pucerons qui en sortent sont des larves ; contrairement aux abeilles, ils sont dès leur naissance semblables aux adultes, et ne s'en distinguent que par leur taille plus petite. Les larves mènent exactement la même existence que les adultes. Dès le pre-

mier jour elles cherchent à se nourrir ; à cet effet elles plantent leur rostre dans le bois des rameaux pour en sucer la sève. Dès le premier jour aussi ces insectes rejettent du miellat. Les gouttes en sont cependant si petites qu'on les aperçoit à peine et que les abeilles ne les trouveraient pas. Dans un intervalle de 4 à 6 semaines, suivant la température, les larves ont terminé leur croissance et sont devenues des individus adultes capables de se reproduire. Ils mesurent 4 - 5 mm de longueur, sont de couleur verte, ce qui leur permet de se cacher facilement parmi les aiguilles et ne portent pas d'ailes.

Ces insectes ont quelques particularités tout à fait remarquables. Premièrement, les œufs ne donnent naissance qu'à des individus femelles ; au printemps les mâles n'existent pas, mais les femelles se reproduisent tout de même, sans avoir été fécondées. C'est ce qu'on appelle la reproduction parthénogénétique. Tous les apiculteurs la connaissent car les abeilles ont aussi cette faculté (ouvrières pondeuses et reines vierges bourdonneuses). Mais alors que chez l'abeille il s'agit de cas spéciaux incapables d'empêcher la ruine de la colonie, chez les pucerons il s'agit bien du cas normal, la reproduction se faisant toujours de cette manière au printemps et en été.

Une autre particularité réside dans le fait que les pucerons qui sont nés d'un œuf ne se reproduisent pas en pondant des œufs mais en mettant au monde des petits vivants, déjà semblables à leur mère, également de sexe femelle, doués aussi de la faculté de se reproduire par parthénogenèse et de mettre au monde des jeunes larves vivantes. Au cours de la belle saison naît toutes les 4 à 6 semaines une nouvelle génération de ces insectes, en tous points semblables à leur mère. Suivant la fécondité des pucerons la population augmente plus ou moins rapidement.

En automne on assiste à un nouveau phénomène : les femelles qui se sont reproduites pendant 4, 5 ou 6 générations consécutives en mettant au monde des jeunes identiques à leur mère perdent cette faculté. A partir d'un certain moment les jeunes larves qui naissent évoluent en individus sexués. Les mâles adultes sont plus petits que les femelles et possèdent des ailes. Les femelles sexuées sont si semblables aux femelles parthénogénétiques qu'on ne les distingue que par l'examen microscopique des pattes.

Pour pouvoir se reproduire, les femelles sexuées doivent s'accoupler à un mâle ; après quoi elles pondent non pas des larves mais des œufs. Ceux-ci sont assez résistants pour supporter les rigueurs de l'hiver alors que les pucerons eux-mêmes ne le pourraient pas.

Les œufs de la grosse lachnide verte sont eux aussi verts ; ils mesurent environ 1 mm et demi de longueur sur 1 mm de largeur

et sont collés isolément à la surface des aiguilles du sapin blanc. Lorsqu'ils sont fixés à la face inférieure des aiguilles leur couleur tranche avec le blanc de celles-ci et on les voit relativement bien. Mais ils peuvent aussi être collés sur la face supérieure (quoique moins fréquemment) et alors il est difficile de les distinguer, car les deux verts se confondent.

En automne, les femelles sexuées se déplacent énormément pendant la période de ponte, ce qui fait que les œufs sont très éparpillés sur les arbres. En général, les 20 - 30 cm à partir de l'extrémité de chaque rameau sont préférés aux parties âgées de la branche. Toute une série de facteurs qui ne sont pas encore bien étudiés favorisent ou freinent la ponte, ce qui fait que la densité des œufs varie énormément. Dans les cas les plus favorables on en compte une cinquantaine sur une branche vigoureuse de 50 cm de longueur (y compris les rameaux latéraux) ; en général on ne trouve malheureusement qu'un ou deux œufs sur plusieurs branches de cette dimension.

Au mois de mars l'apiculteur qui s'intéresse à ces problèmes peut chercher des œufs. Pour cela il faut qu'il s'arme de patience car les bonnes places sont rares. Mais s'il a la chance de trouver un arbre garni d'une belle ponte il peut être assuré d'avoir une occupation très intéressante pour ses loisirs.

Voici quelques conseils pour les novices qui désirent passer quelques après-midi dans la forêt, à la recherche de ces œufs :

— s'habiller chaudement, car on est obligé de rester immobile pendant de longs moments ;
— ne chercher des œufs que si la lumière est suffisante, donc pas dans un sous-bois épais, mais si possible en plein soleil ;
— les jeunes plantes et les branches des grands sapins blancs qui pendent jusqu'à hauteur d'homme font bien l'affaire ; il n'est pas nécessaire de grimper dans les arbres ; toutefois, si on rencontre un sapin abattu, il vaut la peine de chercher sur les branches situées à mi-hauteur du tronc ;
— les petites branches gourmandes sont souvent de beaux nids à œufs, car si une femelle s'y trouve en automne, elle y dépose toute sa ponte ;
— regarder consciencieusement toutes les aiguilles d'une branche sur une longueur de 30 cm puis passer à 1 ou 2 autres branches du même arbre ; s'il n'y a pas d'œufs, ne pas insister et passer à un autre arbre ;
— ne pas se cantonner à un seul site de forêt : certaines années ce sont les lisières bien abritées, d'autres fois les vallons humides, d'autres fois encore les terrains séchards qui sont favorisés ; il peut aussi y avoir de grandes différences suivant les zones d'altitude.

Il ne nous reste plus qu'à souhaiter bonne chance à tous les intéressés. Ceux qui auraient des doutes sur la détermination de leurs trouvailles peuvent toujours nous les envoyer. Il suffit de détacher l'aiguille qui porte l'œuf en question et de la déposer dans une boîte d'allumettes ou un tube à comprimés avec un peu d'ouate. Nous répondrons volontiers, dans la mesure de nos connaissances, aux questions posées.

Ch. Maquelin.

TRIBUNE LIBRE

NÉFASTES PRÉSOMPTIONS

Me tambourine encore sur le tympan un vieux slogan du Dr Cl. : « Nous voulons des abeilles en plaine pour féconder nos arbres. Nous les plaçons à la montagne pour avoir du miel. »

« Nous les plaçons !!! — Halte-là... », disait une vieille chanson.

La montagne n'est pas une colonie au profit des plainiers affairistes, des théoriciens naïfs, sous l'œil pacifiste des offices de police sanitaire inconscients de leurs très réelles responsabilités.

Je vois avec plaisir un collègue profiter des ressources d'une région inexploitée. Mais avec *ordre* et *mesure*.

On m'a raconté qu'après la construction de la route Goppenstein-Kippel, nonante colonies surpeuplées ont traversé les Alpes, se sont disséminées dans une jolie vallée réputée mellifère. En fin de saison, elles se sont retirées triomphantes avec toute la récolte du pays et, en plus, avec les provisions des ruches de la vallée pillées à sec. Ça, ce n'est plus de la « pastorale », mais de la piraterie.

Mon ami regretté, M. Soavi, me racontait qu'en un temps, le Jura vaudois nourrissait les abeilles de trois cantons. La surcharge devint telle qu'il ne restait plus de récolte pour personne. Une action des apiculteurs auprès des autorités cantonales mit un frein salutaire à cette surexploitation.

Une action semblable intervint également pour protéger les montagnes neuchâteloises, mais j'en ignore les résultats, mes anciens collègues s'étant évadés parmi les champs mellifères des collines éternelles.

Un fait

Sur conseil, j'ai tâté de l'apiculture. Mes essais de 1924 et 1925 se révélèrent encourageants, du moins au dire de mon aîné Martin